

CIPPE POUR FRANCIS GIAUQUE *

Vincent Teixeira

Un horizon déchu

Il y a des livres que l'on ouvre et que l'on ne referme plus, car ils ouvrent tout l'horizon. À l'évidence, Francis Giauque n'est pas de ces écrivains, de ces poètes qui ouvrent tout l'horizon ; bien au contraire, sa poésie s'achemine, très vite, vers une absence d'horizon, crie sa souffrance de se heurter à l'obstruction de tout horizon. Mais c'est sans doute cette souffrance même, clamant son profond désir de lumière, qui rend son destin et sa poésie si déchirants, si attachants, et fait que son lyrisme sec résonne si singulièrement. Il fait partie de ces êtres faibles, désemparés, qui sont aussi des insoumis, des rebelles, des parias, en marge, et qui sont sans doute devenus plus nombreux depuis que le monde moderne a délibérément creusé un abîme entre le vécu et l'imaginaire, piétiné la vie spirituelle, asservi l'homme à la technique et au moutonnement des masses. À « contre-monde », au rebours de ces dévoiements de la vie intérieure et du langage, contre ce qu'on nous oblige à dire et à penser, face au « gouffre de l'immortelle bêtise qui ne cesse de nous asphyxier »¹ (Artaud), tous se heurtent à une impuissance à dire et à une volonté exaspérée de dire. Dès lors, l'écriture est une expérience qui consiste à « aller jusqu'au bout des choses »², la littérature n'ayant de sens qu'excessive. Mais si la poésie, et la vie, est bien ce combat contre

le sommeil, la singularité de Giauque est de n'avoir pas réussi à trouver une parole salutaire, autre que le ressassement de son mal. Il n'a pas su atteindre par l'écriture une seconde vie, la vie de tous les possibles, « le dégagement rêvé » dont parle Rimbaud dans « Génie » (*Illuminations*). Pourtant, de son enfance, rien ne laissait présager la tragédie à venir, la solitude et l'angoisse dans lesquelles il bascula, définitivement. Les rêves et les espoirs de l'adolescence une fois envolés, la certitude d'une exclusion irrémédiable s'empara de lui et ne le lâcha plus, l'entraînant dans une lente asphyxie intérieure, un effondrement définitif.

Sorte d'*enterré vivant* dans son espace mental, *homme qui tua son désir*, pour reprendre tels titres de Sadegh Hedayat³, cet autre suicidé qui enviait les morts, Francis Giauque fut un être blessé, habité de forces noires, celles de la mort à l'œuvre. Il écrit ainsi son propre tombeau, dans lequel il s'est lui-même enfermé, et toute son œuvre n'est finalement qu'un adieu, ressassé tel un thrène⁴, pas même une plainte ou une complainte, mais le rôle prolongé d'un testament, le dernier souffle d'un être en sursis, qui a « haussé la douleur / sur les plus hauts plateaux / de la solitude »⁵. On ne peut même pas parler, comme Blanchot à propos de *l'espace orphique*, de « cette mort qui se fait chant »⁶, car le chant fait place ici au déchirement d'une voix

* Vincent Teixeira a cosigné avec Véronique Gonzalez un ouvrage intitulé *L'Ombre et la Nuit de Francis Giauque*, éditions Infolio/ACEL, collection Le cippe, Gollion-Paris/Bienne, 2015.

¹ Antonin Artaud, *Nouveaux Écrits de Rodez*, Paris, Gallimard, coll. L'Imaginaire, 1977, p. 81.

² Georges Bataille : « Je ne crois pas à la possibilité d'éviter d'aller jusqu'au bout des choses », dans « Non-savoir, rire et larmes », *Œuvres complètes*, t. VIII, Paris, Gallimard, 1976, p. 232.

³ Sadegh Hedayat (1903-1951) est considéré comme un des plus grands écrivains de l'Iran moderne. Esprit libre dans la lignée du poète Omar Khayyam, auquel il consacra une édition critique des *Chants*, il fit ses études en France et se suicida à Paris, dans la misère et une extrême solitude. Pessimiste incurable, Hedayat porte un regard désespéré sur l'âme humaine et l'absurdité du monde, en particulier dans son récit onirique *La Chouette aveugle*, dont la traduction en français en 1953 fut saluée par André Breton.

⁴ Dans l'Antiquité grecque, le thrène (qui signifie « se lamenter ») est un chant funèbre, accompagné de danses, en l'honneur d'un défunt illustre, comme Hector dans *l'Iliade*.

⁵ Francis Giauque, *Œuvres*, Lausanne, éditions de L'Aire, 2005, p. 180.

⁶ Maurice Blanchot, *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. folio, 2007, p. 204. On songe également à Rimbaud qui, malgré sa désertion de la poésie, écrivait aux siens : « si je me plains, c'est une espèce de façon de chanter » (Aden, 10 juillet 1882), *Correspondance*, présentation et notes de Jean-Jacques Lefrère, Paris, Fayard, 2007, p. 1882.

mourante, à l'agonie, comme si écrire était mourir. C'est ainsi que, comme le note Hughes Richard, « la plupart de ses poèmes finissent par prendre la forme d'un cercueil hissé sur une feuille blanche »⁷. *Poète maudit*, certes, mais selon l'injonction de Benjamin Péret, poète qui d'abord *maudit le monde*⁸, car la condition humaine étant toujours intolérable et *les règles du jeu* trop souvent inhumaines, il ne peut que protester, tragiquement, misérablement. Le tragique auquel se sont brûlés les anciens *voleurs de feu*⁹ est désormais occulté, et sans doute est-il devenu de plus en plus difficile d'apercevoir encore les brandons éternels de ce *feu sacré*, que le monde contemporain tend de plus en plus à ensevelir. Pourtant, comme eux, malgré tout, Giauque rêva d'absolu, se perdit dans ce rêve impossible... avant de mourir comme une bête – expérience infime du sublime, illustrant une fois de plus le deuil tragique, qui est l'absence du tragique énoncée par Hölderlin dans sa première lettre à Böhlendorff : « Car ce qui est tragique chez nous c'est notre façon de quitter tout doucement le royaume des vivants dans un quelconque emballage et non d'être dévoré par les flammes pour expier la faute de n'avoir pas su les dompter. »¹⁰ Ou comme l'écrit Henri Michaux à la fin de son poème en hommage à Paul Celan, « Le jour, les jours, la fin des jours » : « Partir. / De toute façon partir. / Le long couteau du flot de l'eau arrêtera la parole. »¹¹

Respiration ultime

Et c'est l'eau qui recouvrit de silence – « amer breuvage du silence »¹² – la parole de Giauque, cri né du silence et lancé contre le silence impossible. Enfin, une nuit, soudain, le lac remue. Des cercles concentriques frissonnent, puis se referment. La

paix, enfin. Un oiseau désemparé vient de plonger, pour la dernière fois. Un moment, vacant, vient de noyer les déraisons de vivre. Silence définitif. Une nuit de mai 1965, Francis Giauque a plongé au fond du gouffre. Mais pour lui, les étoiles étaient lâchées, depuis longtemps, et les soleils ne brûlaient que du noir. Soleil des morts. Pourtant, il désirait tant éclairer sa nuit, étoiler son angoisse, par-dessus l'abîme d'une implacable désolation, combler le vide sidéral de sa vie. Mais où s'abreuver dans l'éblouissement mortel d'un ciel vide ou calciné de tempêtes ? Soleil décapité. « Nous ressemblons / à ces oiseaux désemparés / que le vent déporte / de tempête en tempête / et qui s'élancent / à l'assaut du soleil / pour retomber calcinés / dans une poussière de sang. »¹³

Quelle malédiction a fait couler ce venin dans son sang ? Quel sort déjà scellé a étranglé les cris de l'oiseau affamé ? « Ma vie est un complot tissé contre moi »¹⁴, écrivait à peu près à la même époque Stanislas Rodanski, cet autre ébloui, perdu, « trop exigeant pour vivre »¹⁵. Au bout de la nuit, dont il embrassait les mystères et souffrait les calvaires, c'est la mort qui essuie son front et ferme ses yeux en feu. Tant de saisons passées en enfer, et tant de nuits à scruter des astres plus heureux, las de vivre à demi, en vain. Passager d'un navire immobile, ou d'un train qui déraile, ramant dans la solitude, creusant le tombeau de l'enfance. Point de départ. Son envolée, comme un mirage dans le désert, fut celle d'un oiseau blessé, qui tient par un fil, se débat, appelle dans le noir, emporté par les désertions du vent, « transpercé par les flammes du soleil »¹⁶.

Comme un revenant jamais revenu, dont la folie n'ouvre aucun ciel, sans délires ni lignes de fuite, mais

⁷ Hughes Richard, « Francis Giauque ou cette *Soif atroce à la source tarie* », préface aux *Œuvres, op. cit.*, p. 10. Giauque écrit lui-même : « Les mots sont incapables d'exprimer cette horreur [...] clouer ces mots sur la page comme on cloue un cercueil », *Id.*, p. 284.

⁸ Selon Benjamin Péret, le poète est un révolutionnaire dont le souffle vise à échapper aux mutilations et mises en tutelle de la sensibilité et de l'esprit humains ; ainsi, « c'est à lui de prononcer les paroles toujours sacrilèges et les blasphèmes permanents », *Le Déshonneur des poètes*, Paris, Mille et une nuits, 1996, p. 9.

⁹ Arthur Rimbaud : « Donc le poète est vraiment voleur de feu », Lettre dite « du Voyant » à Paul Demeny (15 mai 1871), *Œuvres complètes, correspondance*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2004, p. 229.

¹⁰ Friedrich Hölderlin, lettre à Böhlendorff du 4 décembre 1801, trad. Denise Naville, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1967, p. 1004.

¹¹ Henri Michaux, *Moments. Traversées du temps*, Paris, Gallimard, 1973, p. 122.

¹² *Œuvres, op. cit.*, p. 95.

¹³ *Id.*, p. 62.

¹⁴ Stanislas Rodanski, *Je suis parfois cet homme*, Paris, Gallimard, 2013, p. 103.

¹⁵ Stanislas Rodanski, *Des Proies aux chimères*, dans *Écrits*, Paris, Christian Bourgois, 1999, p. 199.

¹⁶ *Œuvres, op. cit.*, p. 177.

plutôt la désolation, un sombre enlèvement, pire encore la mutilation. Si bien qu'il se débat avec lui-même, dans les éboulis du monde, dans le dénuement des nuits tapissées d'ombres, le dénuement d'une voix d'outre-tombe. Et même si ces éclats sont encore vivants, il ne parle plus que seul, face aux verrous, emmuré dans une mise au ban irrémédiable de la vie, que n'attise plus le vent du dehors. Fenêtres et portes closes, à se cogner contre des murs sans faille. Rongé par l'onde amère d'une destinée sans espoir, à perte de vue, prisonnier de ses cauchemars, à cravacher le ciel, crier sa peine de vivre. Moribond au bord du monde, retiré dans les ténèbres de sa prison d'amertume, en proie à de macabres sortilèges, derrière les barreaux d'une grille de parole, de plus en plus entravée, nouée, clouée aux noirs flambeaux d'un ciel en lambeaux, « la bouche crispée / sur un long chant d'appel »¹⁷. Mais sa rage de l'expression, afin de se délier, ne signe qu'une succession d'empêchements recommencés, prise dans l'étau d'un sourd étranglement, comme « perdu

dans ses douleurs muettes »¹⁸.

Les matins du monde devenus insoutenables, les baisers des filles intangibles, les vergers de l'enfance et les mains pleines de fleurs, ne seront pas retrouvés. Et dans cette occlusion des horizons, l'obstruction des paradis perdus ne laisse place qu'à quelques braises de paradis artificiels, vite étouffées dans un labyrinthe de malheur. Les sources tariées, les mots ne font plus qu'écorcher sa gorge, comme un puits, où se serait perdue la clé des champs et où tombent les étoiles, abîme recouvert par les neiges bleues des cimes du rêve, en lui-même écroulé. Cris blancs et rouges, dictés par la rumeur du sang, d'une jeunesse entravée. « Mots incendiaires / jetés à la face / d'un monde muet / cris et sanglots / murés par le silence / soleil évanoui / dans l'essaim de la nuit »¹⁹, mots avec lesquels il cloue son propre cercueil. À la fin, la langue coupée par les couteaux aiguisés du silence – fendu par des échos lointains de blues et de guitare espagnole.

¹⁷ *Id.*, p. 42.

¹⁸ Gérard de Nerval, « Le Christ aux Oliviers », *Les Chimères*, Paris, Garnier Flammarion, 1985, p. 242.

¹⁹ *Œuvres, op. cit.*, p. 83.